

nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin : « Toutes choses passent comme l'ombre, » pour nous exciter à la pénitence ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement : « Toutes choses ont passé comme l'ombre, » pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le Ciel que nous profitions du temps, des grâces et des exemples que Dieu nous offre; et qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité aux siècles des siècles.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE CHARLES DE SAINTE-MAURE,
DUC DE MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE;

Prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate et justitiâ, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice, et dans la droiture du cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde. 3 Reg. c. 3.

Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice (1), où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la prière, en présence du Dieu d'Israël, que Salomon, déjà rempli de son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du roi son père; et c'est dans la solennité des saints mystères, parmi les vœux et les suffrages des fidèles, à la face de ces autels où Jésus-Christ, sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivans et pour les morts, que j'applique ce même éloge à très-haut, très-puissant seigneur, messire Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, chevalier des ordres du roi, ci-devant gouverneur de monseigneur le Dauphin.

(1) Mille hostias obtulit Salomon. 3 Reg. 3. Apparuit autem Dominus Salomoni. *Ibid.*

David avait mérité ces louanges : ce roi qui se plaisait dans la vérité, qui marchait dans les sentiers de la justice, qui cherchait le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantait dans la paix les cantiques de Sion, qui brisait dans la guerre la force des Philistins : ce roi selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zéléteur de sa sainte loi, ami des âmes simples et fidèles, ennemi des esprits doubles et des mauvais cœurs, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste et saint par la grâce et par la miséricorde de Dieu.

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus et les mêmes miséricordes, et vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs, qui, pour maintenir la raison, se roidit contre la coutume, qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité et de la justice, et qui ayant eu part à toutes les prospérités du siècle, n'en a point eu à ses corruptions : un homme d'une vertu antique et nouvelle, qui a su joindre la politesse du temps à la bonne foi de nos pères, en qui la fortune n'a fait que donner du crédit au mérite, qui a sanctifié l'honneur et la probité par les règles et les principes du christianisme, qui s'est élevé par une austère sagesse au-dessus des craintes et des complaisances humaines, et qui, toujours prêt à donner à la vertu les louanges qui lui sont dues, a fait craindre à l'iniquité le jugement et la censure ; vaillant dans la guerre, savant dans la paix ; respecté, parce qu'il était juste ; aimé, parce qu'il était bienfaisant ; et quelquefois craint, parce qu'il était sincère et irréprochable.

C'est vous, divine Providence, qui m'avez conduit en ces lieux pour recevoir les derniers gages de son amitié, et pour recueillir les derniers soupirs de sa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier, et qu'après avoir vu sa modération dans les

temps heureux de sa vie, je fusse aussi dans ses jours de douleur et d'infirmité le témoin de sa patience. Vous avez couronné sa piété, et vous m'avez destiné à honorer sa mémoire : faites servir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés ; et comme vous formiez en lui, pour sa perfection, de saints désirs et de bonnes œuvres, inspirez-moi, pour l'édification de mes auditeurs, d'efficaces et justes louanges.

Ne craignez pas, Messieurs, que l'amitié ou la reconnaissance me préviennent. Nous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, dit l'Apôtre (1) ; et je puis dire comme lui : Vous savez, mes frères, que la flatterie jusqu'ici n'a pas régné dans les discours que je vous ai faits : *Neque enim aliquandò fuimus in sermone adulationis, sicut scitis* (2). Oserais-je dans celui-ci, où la franchise et la candeur font le sujet de nos éloges, employer la fiction et le mensonge ? Ce tombeau s'ouvrirait, ces ossemens se rejoindraient et se ranimeraient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour personne ? Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à moi qui n'en voulus jamais rendre qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que j'ai haïe. Ne dissimule pas mes défauts, et ne m'attribue pas mes vertus ; loue seulement la miséricorde de Dieu, qui a voulu m'humilier par les uns et me sanctifier par les autres.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, et me destine à vous faire voir l'amour de la vérité, le zèle de la justice, l'esprit de droiture, qui sont le caractère de ce grand homme que vous regrettez, et que vous louez avec moi. Si je n'observe pas dans ce discours tout l'ordre et toutes les règles de l'art, pensez qu'il y a je ne sais quoi de désor-

(1) 2 Cor. 2.—(2) 1 Thess. 2.

donné dans la tristesse, que les grands sujets sont à charge à ceux qui les traitent, et que c'est ici une effusion de mon cœur, plutôt qu'un ouvrage et une méditation de mon esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connaître. Il craint de se voir tel qu'il est; parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ses complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçait de répandre sur ses prophètes (1), soit répandu sur les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fécond en déguisemens s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus; et la parole, qui est l'image de la raison et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Charles de Sainte-Maure se sauva par la miséricorde de Dieu de cette corruption commune. Il naquit avec des inclinations libres et généreuses, qui affranchissent l'ame de toute autre loi que de celle de ses devoirs. Le Ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité qui font qu'on produit, sans rougir, ses sentimens et ses pensées. La feinte ne pouvait rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvait mieux faire que la nature. Son illustre maison, dont l'origine s'est perdue dans les obscurités du temps, lui fournissait depuis sept

(1) 3 Reg. 22.

cents ans de grands exemples. Il y trouvait une noble pureté par ses vertus, toujours utile par ses services, toujours glorieuse par son rang, par ses emplois, par ses alliances. Il voyait dans l'histoire ses ancêtres, tantôt soutenant avec éclat les premières dignités du royaume, tantôt, dans l'assemblée des seigneurs de plusieurs provinces, s'intéressant pour les droits et pour les libertés des peuples; tantôt allant avec de nombreuses troupes, levées à leurs dépens, reprendre les terres que des seigneurs voisins leur avaient usurpées, plus touchés de l'honneur que de l'intérêt; aussi peu capables de souffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontait avec plaisir les services que son aïeul avait rendus à Henri IV, de glorieuse mémoire, et plus encore les conseils sages et libres qu'il lui donnait; ajoutant à son récit: « Que ses pères avaient toujours été fidèles serviteurs des rois leurs maîtres, mais qu'ils n'avaient pas été leurs flatteurs; que cette honnête liberté dont il faisait profession était un droit acquis, et une possession de famille, et que la vérité était venue à lui de père en fils, comme une portion de son héritage. »

La mort lui enleva, dès les premières années de son enfance, un père dont la perte aurait été irréparable, s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mère de l'ancienne maison de Châteaubriant, qui, renonçant d'abord à toute sorte de vanités et de plaisirs, pour vaquer, dans une triste et laborieuse veuve, aux affaires de sa famille, et contenant sous les lois d'une austère vertu et d'une exacte modestie une grande beauté et une florissante jeunesse, sacrifia toutes les douceurs et tout le repos de sa vie à la fortune et à l'éducation de ses enfans. Charles était encore en cet âge où l'on ne suit que les premiers instincts de la liberté. Un feu que la raison n'avait pas encore modéré, le révoltait contre la discipline

et la contrainte. Elle réprima, par une sage sévérité, les premières vivacités de son esprit, et les saillies naturelles d'une fierté encore naissante. Elle le plia avec douceur sous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant insensiblement à une vie simple et patiente; et comme elle n'eut pas pour lui ces complaisances faibles qui amollissent la raison et le courage des enfans, elle ne souffrit pas en lui ces délicatesses qui affaiblissent le tempérament et la vigueur du corps et de l'ame.

Mais hélas ! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion (1). Egarré dès qu'il entra dans les voies de Dieu; nourri depuis par les maîtres mêmes de l'erreur, et dans le sein, pour ainsi dire, de l'hérésie, il prit une profane nouveauté pour la vénérable antiquité de l'Eglise. Sensible à tous les malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattait ses préventions, se mêlant, tout enfant qu'il était, dans les conversations et les disputes, il suppléait par son ardeur à ce qui manquait à sa connaissance; et, dans un âge où l'on ne sait pas encore sa religion, il défendait déjà la sienne.

O Dieu de vérité ! vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge; laissez couler sur lui, du sein de votre gloire, un de ces rayons pénétrants de votre grâce lumineuse, qui portent le vrai dans le fond des cœurs, et ne permettez pas que l'erreur et la vanité le possèdent: ou si vous laissez croître ses ténèbres, pour avoir plus de gloire à les dissiper, gardez-lui une miséricorde d'autant plus grande que son zèle ardent et ses intentions sincères les justifient à lui-même, et qu'il croit faire honneur à la vérité dans l'hommage même qu'il rend au mensonge.

Vous dirai-je les progrès qu'il fit dans la connaissance des lettres humaines, le goût qu'il eut pour la poésie et l'éloquence, dont il apprit non-seulement

(1) A Sedan sous le ministre Du Moul'u.

toutes les beautés, mais encore toutes les règles; l'étude qu'il fit de cette noble et savante antiquité, qu'il regardait comme la source de la raison et de la politesse de nos siècles? Un amour curieux des livres, une avidité de savoir, une assiduité, et, si je l'ose dire, une intempérance de lecture, ont été les passions de sa jeunesse. Vous parlerai-je de ces campagnes, où la gloire allumant les premiers feux de son courage, il fit voir dans les sièges de Rosignan et de Casal, par les services qu'il rendit, ceux que le prince et la patrie en pouvaient attendre? Animé par les exploits éclatans d'un frère dont la réputation ne pouvait égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnèrent justement et ses ennemis et ses maîtres.

La bienséance et la coutume, et plus encore les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagèrent à se mêler dans la foule des courtisans pour révérer la grandeur et la majesté d'un roi (1) plein de religion et de justice, et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre (2) qui connaissait la vertu, et qui distribuait la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'était pas une vertu de la cour; que la vérité n'y faisait que des ennemis; qu'il fallait, pour y réussir, savoir, selon le temps, ou déguiser ses passions, ou flatter celles des autres; qu'il y avait un art innocent de séparer les pensées d'avec les paroles, et que la probité pouvait souffrir ces complaisances mutuelles qui, étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne foi, et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il allait porter son encens avec peine sur les autels de la fortune, et revenait chargé du poids de ses pensées qu'un silence contraint avait retenues. Ce commerce conti-

(1) Louis XIII.—(2) Le cardinal de Richelieu.

nuel de mensonges ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre; cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts ou à produire de fausses vertus; ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition ou pour relever son crédit; tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connaître à ses amis qu'il allait à l'armée faire sa cour par des services effectifs, non pas par des offices inutiles; qu'il lui coûtait moins d'exposer sa vie que de dissimuler ses sentimens, et qu'il n'achèterait jamais ni de faveur ni de fortune aux dépens de sa probité.

Il ne voulut apprendre d'autre langage que celui de l'Évangile (1), oui, oui, non, non: effectif dans ses résolutions, fidèle dans ses promesses, plus prêt à tenir sa parole qu'à la donner, tout vrai dans ses actions et dans sa conduite. Aussi n'eut-il besoin, pour s'élever dans sa profession, ni de sollicitations, ni d'artifices. Sa prudence, son application, sa valeur, lui attirèrent l'estime et la confiance des deux plus renommés capitaines (2) de son temps, qui, dans les guerres d'Allemagne, s'étaient servis utilement de son secours et de ses conseils dans la suite de leurs victoires.

l'Alsace, qui avait été le théâtre de ses travaux, en fut aussi la récompense. Quelle nouvelle matière de gloire pour lui! l'ennemi redoutable et voisin, un peuple qui n'était qu'à demi soumis, le peu de secours qu'il pouvait attendre, une province qu'on lui donnait plutôt à conquérir qu'à gouverner: tant de difficultés ne firent qu'animer sa constance; et, par des combats presque journaliers, ayant affermi son gouvernement, il le rendit, par sa modération,

(1) Sit autem sermo vester, est, est, non, non. *Matth.* 5. 37.

(2) Le duc de Weimar et le maréchal de Guébriant.

un des plus heureux et des plus tranquilles du royaume.

Il revint à la cour, et ne se prévalut ni des louanges, ni des espérances qu'on lui donna: il joignait la retenue du jugement à la hardiesse du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchait dans ses actions, non pas dans le témoignage des hommes. Il n'a voulu contribuer à sa réputation, d'autre chose que de son mérite. De toutes les vérités, il n'a caché que celles qui lui étaient avantageuses, et rien n'a jamais pu affaiblir sa sincérité, que sa modestie. Nous savons pourtant, Messieurs, que jamais ame ne fut plus fière ni plus intrépide: on le vit, à la bataille de Cerné, charger trois fois les ennemis, couvert de sang et de poussière, et dresser aux pieds de son général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cents hommes, durant le siège de Brisach, renversant sur les bords du Rhin deux mille Allemands, à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'histoire sanglante de ses combats; et mon sujet n'a-t-il rien de plus édifiant et de plus doux? Déjà se formaient dans le Ciel ces nœuds sacrés qui devaient unir éternellement son cœur à celui de l'incomparable Julie (1). Déjà s'allumaient dans son ame ces feux ardens et purs, que la sagesse, la beauté, l'esprit, et un mérite universel, ont coutume de faire naître. L'admiration, l'estime, entretenaient cette sage et vertueuse passion, et plus encore une conformité de mœurs et d'inclination, qui fait les liaisons parfaites: même candeur dans leurs procédés, même élévation de génie et de courage, même penchant à la vertu, au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la conversation et pour toute sorte de belles-lettres, même plaisir à

(1) Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier.

faire du bien ; mais, parmi tant de ressemblance, une religion différente.

Tombez, tombez, voiles importuns, qui lui couvrez la vérité de nos mystères ; et vous, prêtres de Jésus-Christ, qui depuis si long-temps offrez à Dieu, pour son salut, et vos vœux et vos sacrifices, prenez le glaive de la parole, et coupez sagement jusqu'aux racines de l'erreur, que la naissance et l'éducation avaient fait croître dans son ame. Mais par combien de liens était-il retenu ! La chair et le sang, qui l'attachaient auprès d'une mère qu'il aimait autant par reconnaissance et par raison que par tendresse naturelle : certaines vues d'honneur, qui lui faisaient craindre jusqu'aux moindres soupçons de changement et d'inconstance : le pouvoir que prenait sur lui une première impression de vérité ou de justice : les réponses que les oracles du parti lui avaient rendues, et les soins qu'il avait pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuses, étaient autant d'engagemens qui le liaient à sa communion.

Mais aussi, dans les recherches de sa foi, il lui était échappé quelque doute : la lecture des histoires de l'Eglise lui avait fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps ; des contestations et des disputes qu'il avait eues, il était sorti je ne sais quelles clartés passagères qui avaient laissé quelque trace de lumière dans son esprit. Il n'était pas de ces hommes tièdes à qui Dieu et le salut sont indifférens, qui demeureraient sans mouvement où ils sont tombés, soit au midi, soit au septentrion, selon le langage de l'Ecriture (1) ; qui ignorent ce qu'ils croient, et n'ont une religion que par hasard, et non par lumière. Il savait rendre raison de sa foi, comme l'Apôtre le commande ; et la connaissance que Dieu lui donna fut peut-être la récompense de son zèle.

(1) *Eccl. 11.*

Des lumières imperceptibles et successives dissipèrent une partie de ces nuages dont il était environné. Il demanda, et il reçut ; il frappa, et on lui ouvrit ; il reconnut dans l'Eglise de Jésus-Christ une puissance de décision qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, tolérer même avec soumission ce qu'elle tolère ; et, se faisant de cette créance une nécessité pour toutes les autres ; docile, humble, pénitent, surmontant le monde par sa foi, et la nature par la grâce, il alla sous la conduite d'un grand prélat (1), au pied des autels, assujettir sa raison à l'autorité de l'Eglise, et faire un sacrifice de ses erreurs devant les ministres du Dieu de la vérité.

Quels ont été depuis les accroissemens de sa foi ! Avec quelle reconnaissance et quelle joie chantait-il au Seigneur le cantique de sa délivrance ! Avec quel zèle exhortait-il quelques-uns de ses domestiques à rentrer comme lui dans le bercail de Jésus-Christ, leur fournissant et les livres et les raisons les plus propres à les convaincre ! Avec quelle douceur et quelle charité consolait-il en ces derniers temps quelques-uns de ses amis, dont il voyait la conscience irrésolue et inquiète ! Il les touchait par ses conseils et par sa propre expérience ; il leur racontait ses combats, pour les exciter à gagner sur eux la même victoire ; et, pour guérir leur opiniâtreté, il déplorait en leur présence la sienne propre.

Je ne vous dirai pas, Messieurs, les commandemens et les emplois de confiance qu'on lui destina ; les solennités de son mariage, où toute la France s'intéressa ; les gouvernemens et les charges dont il fut pourvu dans des conjonctures où il était difficile de les soutenir. N'attendez pas que je vous le représente se dérochant aux premières tendresses d'un

(1) M. Faur, évêque d'Amiens.

chaste mariage, pour aller chercher la gloire sous les ordres d'un prince (1) toujours prêt à combattre, et toujours assuré de vaincre. Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduisant le légat (2) de Sa Sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux prélats de la nouvelle, et faisant admirer à cette nation une judicieuse sincérité, qui valait mieux que ses subtilités et ses adresses.

Il est temps de venir au point de sa réputation et de sa gloire. Dieu, dont la providence veille au bonheur de ce royaume, l'appela à l'instruction et à la conduite de monseigneur le Dauphin; et cette même sagesse qui, selon l'Écriture (3), fait régner les rois, lui apprit l'art de former une ame royale.

Que lui manquait-il pour un si glorieux, mais si difficile ministère? Du savoir? il avait acquis par ses lectures continuelles des habitudes dans tous les pays et dans tous les siècles; il était devenu, pour ainsi dire, le spectateur et le témoin de la conduite de tous les princes; il avait assisté à leurs conseils et à leurs combats: il connaissait toutes les routes de la vertu et de la gloire ancienne et nouvelle. De la probité? rien n'était plus connu que son équité, son désintéressement, et la religion de sa parole: il pouvait instruire, sans se rétracter et sans se condamner soi-même: ses exemples n'affaiblissaient pas ses préceptes, et il n'avait point à justifier au prince ni aux courtisans la contrariété de ses mœurs et de ses règles. La piété? il avait connu Dieu, et l'avait toujours glorifié: il avait regardé le libertinage comme un monstre, et dans la cour et dans les armées. Il avait appris dans la loi de Dieu ce qu'elle défend et ce qu'elle ordonne: censeur zélé des vices, sans aigreur, sans indiscrétion; chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypocrisie.

(1) M. le Prince de Condé. — (2) Le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII. — (3) *Prov.* 8. 15.

Le roi, qui, dans ses choix, en faisant justice au mérite a toujours fait honneur à sa sagesse, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le substitua-t-il en sa place, dans l'un de ses plus importants et plus indispensables devoirs! Avec quelle bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt sacré en des mains si pures et si fidèles! Ayant sur lui tout le gouvernement de son peuple, il lui donna toute la conduite de son fils; il lui recommanda le soin de l'instruction, et se chargea des grands exemples: il voulut que le siècle présent jouit de la félicité de son règne, et laissa à la conscience et à l'habileté de ce prudent gouverneur les espérances du siècle à venir.

Aussi, quelle reconnaissance fut la sienne! Il sacrifia ses plaisirs, ses intérêts et sa liberté; il ne pensa plus qu'à ce jeune prince; il n'eut plus d'esprit, il n'eut plus de cœur que pour lui. De peur de s'affaiblir par la tendresse, il emprunta l'autorité du roi: de peur de rebuter par l'austérité des préceptes, il prit les entrailles du père; et, par ce juste tempérament, il avançait en lui les fruits de la raison, et corrigeait les défauts de l'âge.

Sa principale application fut de l'accoutumer à connaître et à souffrir la vérité. Il savait que les grands naissent avec certaines délicatesses qui retiennent dans un timide respect les courtisans qui les approchent; qu'on ne leur présente jamais des miroirs fidèles; qu'avant qu'ils sachent qu'ils sont hommes, et qu'ils sont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des sujets, et qu'ils sont les maîtres du monde.

Plus le prince qu'il gouvernait avait de bonté et de docilité naturelle, plus il éloignait tout ce qui pouvait le corrompre. Combien de fois arrêta-t-il une flatterie, qui, comme un serpent tortueux, allait se glisser dans son âme! Combien de fois éteignit-il l'encens dont la douce et maligne odeur au-